

Emmanuelle Peslerbe

Peines perdues

Couverture : Frank Secka
Photo : © Zir/SIGNATURES

© Éditions du Rouergue, 2008
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

l
a
b
r
u
n
e
aux ÉDITIONS du ROUERQUE

à Félix Fénéon

Mercredi

Il ouvre les yeux, regarde autour de lui. Que se passe-t-il ? Il est dans un fauteuil de cuir assez confortable et ne reconnaît rien. Il a dû s'endormir, mais que s'était-il passé avant ? Dans son esprit, aucune réponse. Une sensation de torpeur, comme après un sommeil profond. Mais, en général, au bout de quelques instants, on en sort, on reconnaît enfin le lieu, la chambre, mais là, rien. Le vide.

– Georges ?

Une voix qui appelle. Quelqu'un parle dans la pièce voisine. Il fait l'effort de se lever, de soulever ses fesses de ce fauteuil confortable. Il est si raide tout à coup. Ses hanches sont douloureuses. Il fait quelques pas.

– Georges ?

Une femme appelle un dénommé Georges, il faut aller voir. Elle lui expliquera sans doute ce qu'il fait là. Il

regarde. Au fond de la pièce, un canapé, une porte à droite, il faut suivre la voix. Il marche, titube presque, passe le seuil. Un mur en face, le mur d'un couloir sombre, un boyau sombre qui l'aspire. Il s'y engage, avide, la voix est à l'autre bout. À gauche une cuisine puis deux portes closes. Il avance, pressé d'en finir. Ça commence à bien faire !

– Georges ?

Cette voix toujours proche est toujours trop loin. À droite une porte ouverte laisse passer la lumière. Vite ! Suivre le filet de voix. Vite, c'est vite dit. Il fait de son mieux. Il pénètre dans la pièce, une chambre avec un grand lit. Personne ne l'occupe, tout est rangé. À gauche, pas d'issue, un mur se dresse, borgne. Il tourne la tête trop rapidement et chancelle. Il se rattrape et reprend ses esprits. Il trouve une autre pièce sur la droite, un salon. Un club de cuir gêne le passage. Devant, une table basse, quelques livres, un cendrier. Un fauteuil ! C'est justement ce qui lui faut. Il s'assied lourdement.

– Georges ?

Tiens, quelqu'un appelle dans l'autre pièce ? Du monde sans doute. Ils n'ont qu'à se déplacer. Il attend, il est bien là. Il n'y a pas de raison !

– Georges ?

Il faut y aller, il n'y a personne pour répondre à cette femme ? Il passe par le couloir, bleus les murs, bleue la moquette. On n'y voit goutte. Par une porte ouverte sur la gauche, il passe la tête, il observe des ustensiles un peu curieux, mais personne. Plus loin de ce côté, une porte

fermée qu'il ouvre, des toilettes. Une autre porte. C'est trop grand, c'est trop loin. Une pièce au fond du couloir est éclairée. Il se hâte vers la lumière et pivote sur la droite. Un lit, deux chevets, une table et une chaise, une chambre sans doute. Sur sa droite une autre pièce est communicante, un boudoir, sofa et lampes d'ambiance, un fauteuil. Personne. Ça lui donne le tournis. C'est beau ! Peut-être est-il dans un château ?

– Georges ?

Il y a quelqu'un. La voix appelle devant, dépêche-toi. Une porte au fond à droite. Il presse le pas vers un couloir, long et étroit, un vrai coupe-gorge. Il sent une présence, derrière lui. Il est suivi. Il tourne, son pied accroche le sol. Il pose sa main sur le mur. À gauche, on dirait le local des infirmières à l'hôpital. Ensuite, deux portes sont fermées, des chambres sans doute. Laissons les gens se reposer. Une autre pièce au fond du couloir à droite, le jour passe. Il s'essouffle. Il arrive dans une pièce harmonieuse, une chambre de femme avec un dessus-de-lit rose, ensoleillée. Des tableaux au mur, une photo. Il s'approche. Il croit reconnaître le visage d'un homme. Il le connaît. Peut-être ce Georges ? Comme sortant d'un rêve, il réalise.

– Mais non, c'est Jacky !

Il entend du bruit derrière lui. Il veut se retourner mais une douleur violente lui traverse la poitrine.

Ghislaine Boudard sort du bureau, il est dix-sept heures trente. Pile. Pas question de leur faire cadeau d'une seconde. Elle n'a pas que ça à faire : la boulangerie, la boucherie pour

les deux steaks hachés, la pharmacie. Une sale impression dans la rue, il fait presque nuit, quelque chose pourrait se passer, l'ambiance est lugubre. Au coin, au tournant, elle est seule. C'est quand même curieux qu'il n'y ait personne, à cette heure-là il y a toujours du monde. Elle coince son sac sous le bras et porte les courses dans l'autre main. Il ne fait pas si chaud que ça. Il lui reste la pharmacie, puis direct à la maison. Un homme s'avance au-devant d'elle, elle serre son sac, il passe. Elle jette quand même un coup d'œil par-dessus son épaule. Non, il est passé. L'immeuble est tout proche. Elle monte. La clef tourne deux fois dans la serrure.

– Papa ?

Elle prend le couloir tout droit, pose les sacs dans la cuisine, à droite. Elle troque ses chaussures contre des pantoufles, enfille des gants de ménage et sort les denrées de leur sac.

– Papa ?

Elle va dans le salon, le club est vide, reste la chambre. Son père gît sur le sol, face contre terre.

– Papa !

Elle le retourne, son corps est lourd et raide, un corps de soixante-quinze ans. Un filet de sang a coulé de son torse, côté cœur. Elle ne peut soutenir la fixité de son regard. Elle le replace à plat ventre. Elle a fait une bêtise. De sa cage thoracique, une fine tige de métal fait saillie.

Un homme est mort. D'une mort provoquée par un tiers. Il souffrait de la maladie d'Alzheimer, une maladie

du cerveau qui se caractérise par une perte de la mémoire. Les médecins n'y peuvent rien, ils la décrivent comme on le ferait pour un coucher de soleil. Les souvenirs disparaissent les uns après les autres, on ne sait où et encore moins pourquoi. Pas de microbes à combattre, pas d'hémorragie à stopper, pas de tumeur à opérer. On assiste impuissant à l'extinction des feux. Il est étrange d'appeler cela une maladie. Il serait préférable de ne pas imaginer qu'il s'agisse d'une volonté de fuir une réalité trop pesante. La maladie d'Alzheimer est une maladie qui efface lentement la vie sans faire mourir. Elle n'est pas contagieuse et cependant se propage. Et nous laisse désespérés.

Au commissariat, cela fait plus d'une heure qu'elle attend. Les pompiers sont venus, puis la police. On a emporté le corps sans vie de Georges Boudard, son père. Elle est là, comme une réfugiée, sur une chaise qui la secoue depuis bientôt une heure. Non, elle sanglote et ses soubresauts secouent la chaise. Une femme à l'œil poché est assise à ses côtés. Il faut s'occuper des vivants. Elle ne dit rien, ne pense rien de mal à ce propos. Elle a prévenu Liliane qui viendra demain. Elle secoue sa chaise en espérant que celle-ci tiendra le coup.

Il est presque dix heures du soir lorsque le commissaire la reçoit. Ils travaillent tard, les commissaires. Elle a faim, et pourtant elle serait incapable de manger quoi que ce soit. Il doit avoir faim aussi, le commissaire. Elle s'assoit sur le fauteuil en face de lui. Il doit avoir dans les cinquante ans,

ordinaire, pas méchant, cela aurait pu être pire. Elle sourit, puis sanglote. Il parle.

– Je m’appelle Jean Brossin, je dois vous poser quelques questions.

– Oui, je vous remercie.

Jean Brossin la regarde de son air bonhomme.

– On m’a dit que vous aviez trouvé votre père mort ?

– Je suis rentrée, et il était mort.

– Il vivait chez vous depuis longtemps ?

– Depuis un an environ, il ne pouvait plus rester seul.

– Il était souffrant ?

– Il souffrait de la maladie d’Alzheimer. Je fermais toujours la porte derrière moi.

– Vous voulez dire que vous l’enfermiez ?

– Il ne savait jamais où il était, c’était plus sûr. Il aurait pu partir. À la maison, il ne pouvait rien lui arriver.

Elle sanglote.

– Lorsque vous êtes entrée, la porte était bien fermée ?

– Oui, comme d’habitude.

– Un tour ou deux tours ?

Ghislaine regarde le commissaire avec des yeux ronds.

– La clé, un tour ou deux tours ?

Ghislaine se concentre, essuie son nez rougi et fait le geste de la fermeture de sa porte.

– Deux tours.

– D’autres personnes que vous ont la clé ?

– Oui, il y a ma sœur, et puis l’auxiliaire de vie.

Brossin réfléchit et fronce un peu les sourcils. Il demande à Ghislaine de se souvenir précisément de tous

ses gestes. Elle se souvient : les sacs dans la cuisine, pipi, le corps qu’elle retourne et qu’elle n’aurait pas dû retourner, le téléphone. Les pompiers. Quelles autres questions un bon commissaire aurait-il pu poser ? Aucune.

– J’attends le rapport du médecin légiste, demain dans la journée. Votre père a été tué, le meurtrier avait la clé. Il est possible d’ouvrir une porte, mais de la refermer... c’est plus aléatoire. Nous verrons. Vous ne pouvez pas rentrer chez vous, les enquêteurs doivent passer demain.

Elle est perdue, une enfant.

– Je vais dormir où ?

Brossin est désappointé. Comment ça, personne ne peut la recevoir ? Et sa sœur ? Elle n’a pas envie d’aller chez sa sœur, c’est trop loin, elle est fatiguée.

– On vous donnera des adresses d’hôtels. Je vous contacterai dès que possible.

– Vous pouvez me faire une lettre, pour mon travail ?

– Votre travail ? Vous aurez un acte de décès, pour un père, c’est trois jours. Cela vous laisse le temps de prendre quelques dispositions si vous le désirez.

– Oui, docteur.

– Je suis commissaire.

– Oui, commissaire. Pardon.

Elle prend le soin de lui serrer la main avant de partir. Brossin la trouve cocasse, à la frontière entre la maladresse et l’étourderie, entre l’enfance et la vieille fille. Elle sait marcher sans gêne lorsqu’on la regarde de dos. Elle sort. Aller où ? Le type de l’accueil a téléphoné pour elle dans un hôtel tout à côté.

Il fait si froid dans la rue. Tout est désert. Elle serre son sac sous le bras et longe la rue du commissariat jusqu'à l'angle. « Hôtel des Deux Postes ». Il n'y a, à sa connaissance, que le poste de police, mais peut-être aussi une poste. Elle verra demain. Ce n'est pas dans ses habitudes de dormir tout habillée. Papa est mort. Elle n'aime pas dormir dans un endroit inconnu. Si on se réveille, on ne reconnaît rien. Il faut du temps pour réaliser. Papa est mort.

Jeudi

En raison du silence pesant, Ghislaine Boudard écoute le bruit des talons sur le bitume. Elle regarde ses pieds et le mouvement de sa jupe molle en cache une partie à chaque foulée. À chaque fois elle perd de vue un morceau d'elle-même. Une jupe taille 42, en maille jaune moutarde, à peine un peu trop longue pour être démodée. Sa sœur Liliane marche à ses côtés sans dire un mot. Elles se dirigent vers le café à l'angle de la rue, « Le Relais de la Poste ». Elles s'assoient l'une en face de l'autre et commandent deux cafés, deux verres d'eau. Liliane ouvre enfin la bouche.

– Je t'avais bien dit qu'il fallait le mettre dans une maison.

– Tu sais bien que je ne pouvais pas payer.

– Eh bien maintenant, tu payes ! Et tu payeras toute ta vie.

Liliane Pécqueux, née Boudard, n'y va pas par quatre chemins. Elle est grande et mince, plus chic et beaucoup